

# Comptes Rendus

---

## MONOGRAPHIES COMMUNALES

Marcel AYMES. — *Istres historique dans son cadre provençal, Istres touristique*. — Cavaillon, imprimerie Mistral, 1968, 160 pages 14 × 18 cm, illustré par Fievet et Aquaron.

C'est avec quelque retard que nous signalons à nos lecteurs ce petit ouvrage, qui, nous l'espérons bien, n'aura pas attendu notre recension pour être largement diffusé à Istres, où il doit pouvoir aussi bien guider les touristes dans leurs promenades qu'assister les professeurs et instituteurs pour les exemples locaux de leurs leçons d'histoire.

La partie historique de l'ouvrage est rapide, comme on pouvait le prévoir à considérer les dimensions du volume. Elle résume à très larges traits les périodes antique, médiévale et moderne, et s'attarde heureusement sur les institutions (provinciales et municipales) des derniers siècles d'Ancien Régime ; il y a là deux bonnes séries de développements, pages 34 à 42, et pages 51 à 63, assez curieusement séparées par un paragraphe sur les anciens seigneurs féodaux que la chronologie aurait dû faire placer plus tôt, et un paragraphe sur la maison des Baux, qui fait un peu figure de digression. On y apprécie aussi une brève page sur les anciennes classes sociales (page 55), avec définition des acceptions anciennes des mots de « bourgeois » et de « ménagers ». Il aurait été utile de donner par la même occasion au lecteur d'aujourd'hui la définition ancienne du « travailleur », et surtout de la rapprocher de la bonne description de sa maison, la maison paysanne urbaine, qui figure page 29.

L'histoire locale au sens classique du mot (vie politique municipale et incidences locales des grands événements) n'est traitée que pour une seule période, celle de la Révolution française (page 65 à 84). Assez curieusement, ce chapitre purement historique est qualifié d'« Appendice ». C'est une chronologie assez claire, d'inspiration assez nettement girondine, point toujours dépourvue de commentaires moralisants ; elle a le mérite de donner plusieurs citations de textes pittoresques, et de nombreuses listes de noms, qu'il aurait été instructif de faire suivre, s'il était possible, de leur qualité ou métier.

La partie historique s'arrête là, car le XIX<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> semblent être tenus pour vides, comme si l'évolution de l'opinion, perceptible par l'accueil fait aux différents régimes, et, depuis 1848, par l'expression des

votes au suffrage universel, n'était pas vraiment de l'histoire. Mais il y a là un préjugé très répandu, et nous avouons que notre propre spécialisation nous y rend peut-être exceptionnellement sensible...

Quant à l'autre aspect de l'histoire contemporaine d'Istres, l'aspect économique, le passage de la petite ville toute agricole à la cité de l'aviation et aux vocations touristique ou pétrolière, il est bien perçu certes mais non traité systématiquement. On le trouve par fragments, à l'occasion de la description des divers secteurs du terroir communal, dans la partie touristique, qui est en elle-même fort bonne. L'économie rurale ancienne fournit d'autre part l'essentiel de la partie « folklore », où l'auteur évoque heureusement, avec des souvenirs personnels, les travaux et métiers des champs. C'est l'occasion, une fois encore, de quelques réflexions personnelles dont on peut ne pas partager entièrement l'optimisme rétrospectif, mais aussi de beaucoup de notations concrètes précieuses (par exemple, page 144, sur la façon dont les cueilleuses d'olives se protégeaient du froid avec des cailloux chauffés au feu puis glissés dans le panier qu'elles portaient à la taille).

Tel est ce petit livre dont les réserves, un peu trop professorales peut-être, qu'il nous a inspirées ne doivent pas faire oublier les qualités : utilité sans prétention, sens de l'histoire concrète et amour du pays.

Maurice AGULHON.

Charles CRÉTINON. — *Contribution à l'histoire de Port-de-Bouc*. Port-de-Bouc, chez l'auteur et au syndicat d'initiative ; 1969, 108 pages 21 × 15 cm, nombreuses planches photographiques.

D'une toute autre qualité historique et artistique est l'ouvrage consacré à Port-de-Bouc par Charles Crétinon. La commune étant récente, comme on sait (détachée de Fos en 1866), on pouvait concentrer en quelques dizaines de pages l'essentiel de ce qui est connu d'elle. L'auteur s'y est employé, avec modestie : il intitule son livre *Contribution...* et il le présente comme l'accomplissement d'une dernière volonté de son grand-père paternel, avant-dernier maire de la ville. En fait, il nous donne, après des recherches étendues et méthodiques, un travail très estimable. Un avant-propos, signé du professeur Charles Rostaing, à la fois enfant du pays et maître reconnu de la science toponymique, traite de l'origine du nom de Bouc (montagne, ou plutôt colline, butte, en ligure) et donne à cette occasion une intéressante leçon de méthode scientifique en étymologie.

Ensuite, Charles Crétinon retrace toute l'histoire du lieu ou du port pendant les nombreux siècles où il fut une dépendance des cités voisines, avec des alternances variées d'activité et d'abandon. De l'Antiquité phocéenne aux velléités napoléoniennes en passant par le temps prospère des papes d'Avignon, c'est une compilation puisée aux meilleurs ouvrages, et parfois même enrichie de recherches personnelles, notamment aux archives de l'archevêché d'Aix pour les chapelles du lieu.

Arrive enfin, avec le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essor commercial puis industriel décisif, qui va amener la naissance de la ville actuelle, raillée dès le berceau par une page délicieuse des *Mémoires* d'Alexandre Dumas. M. Crétinon, toujours modeste, intitule « chronique » la chrono-

logie dépouillée mais très précise qu'il donne de cette croissance, avant et après la date officielle de 1866, grâce aux archives municipales de Fos et de Port-de-Bouc. Nous suivons la création successive des installations portuaires et urbaines, celle des usines, la montée de la population, celle des conflits sociaux. Et l'ouvrage se termine sur deux notes, l'une optimiste avec la qualité de l'équipement social et culturel mis en place de nos jours par la municipalité, l'autre pessimiste avec la crise de la construction navale française.

Un seul regret peut-être : à ce tableau rapide de la cité industrielle du  $xx^e$  siècle il manque la dimension politique. L'auteur nous la fait entrevoir, puisqu'il mentionne les années de grèves importantes, puisqu'il signale aussi dès 1905 la rivalité passionnée de deux sociétés folkloriques concurrentes. Il nous semble qu'on pouvait aller jusqu'à donner la « couleur » des municipalités successives et la statistique des consultations électorales à quelques dates importantes telles que 1876, 1914, 1936, 1946. Il suffisait de les emprunter à la presse. Cela n'impliquait ni de s'engager dans la voie de l'explication d'un phénomène par un autre, ni d'autre part (et moins encore) de porter des jugements de valeur. Les faits d'opinion collective sont des données objectives que l'historien doit rassembler comme les autres et dont aucun « tabou » ne doit l'écarter.

Terminons en louant la présentation matérielle de ce petit ouvrage, dont la couverture s'orne d'une marine moderne, et dont les pages de papier glacé portent de nombreuses photographies, allant des vestiges de poterie antique aux images de l'industrie et des paysages modernes, en passant par le titre du « Mémoire... tendant à obtenir l'érection de leur localité en commune », imprimé à Marseille, chez Carnaud, en 1847.

Maurice AGULHON.

Société d'histoire locale de Rognac. — *Contribution à l'étude historique de Rognac*. Rognac, impr. Graphic Service, 1969, 21,5 × 27,5, 96 pages.

Cette plaquette est l'œuvre de deux chercheurs passionnés d'histoire locale, le docteur Gérard Castel et M. Louis Chabot, aidés par divers collaborateurs. Ce travail, qui refuse modestement de se présenter comme une monographie, fait le point des connaissances actuelles sur le passé de Rognac. Louis Chabot résume en une trentaine de pages ce que l'on sait de Rognac dans l'Antiquité après les recherches anciennes de Chanfreau, Clastrier, de Gérin-Ricard, et les fouilles récentes du groupe d'études archéologiques de Sud-Aviation : habitats préhistoriques du plateau de la Canourgue et du grand Vallat, oppidum celto-ligure du Castellans, description des trois autels et autres trouvailles d'époque romaine. L'époque médiévale traitée par le docteur Castel renferme un intéressant répertoire chronologique des seigneurs de Rognac et d'utiles aperçus sur les emplacements successifs de l'habitat à Rognac, du  $xir^e$  au  $xvr^e$  siècle (glissement depuis les barres rocheuses du Castellans). Le sommaire historique sur le rôle de la famille des Baux dans l'histoire provençale appelle quelques réserves. La période moderne est surtout représentée par des notes sur l'église, d'après deux visites pastorales de 1630 et 1703, les délibérations municipales et un inventaire du mobilier du culte en 1790. Les indications sur l'histoire économique sont très sommaires. Les auteurs annoncent leur projet de continuer les recherches en assurant notamment un

dépouillement complet des archives communales ; il convient de les encourager dans cette voie en les félicitant de nous avoir déjà livré sous une forme élégante ce premier état de leurs travaux.

E. BARATIER.

Joseph GREGOIRE. — *Les chroniques de Miramas*. Uzès, impr. Peladan, 1965. 13,5 × 18,5 cm, 231 pages.

L'ouvrage que M. Joseph Grégoire intitule modestement les chroniques de Miramas est en réalité une monographie très complète sur l'histoire de cette communauté, des origines à nos jours. L'auteur, durant plusieurs années n'a pas ménagé sa peine, dépouillant avec soin les Archives municipales et consultant aussi à Marseille les manuscrits de la Bibliothèque et des Archives des Bouches-du-Rhône. Son travail a d'ailleurs été à la fois aidé et retardé par le transfert des Archives municipales qui, déposées aux Archives départementales, y ont été reclassées.

Dès le début, l'auteur commente avec bonheur les deux visages de Miramas : l'ancien bourg médiéval juché sur un mamelon dominant le nord de l'étang de Berre, et la ville moderne née au milieu du *xix*<sup>e</sup> siècle, à la suite de l'implantation d'une gare de triage dans une propriété sise dans la plaine et à l'extrémité du terroir ; depuis un siècle, la croissance de cette ville a été rapide : 585 habitants en 1843, 3.000 en 1911, 5.000 vers 1920 et un peu plus de 10.000 en 1962.

Dans un premier chapitre, l'auteur, outre des généralités, donne diverses précisions sur l'étymologie du nom, le blason, les conditions climatiques et géographiques, l'ethnographie. A propos des populations qui ont influencé le terroir de Miramas, M. Grégoire parle de Phéniciens installés à Fos-sur-Mer, au *vi*<sup>e</sup> siècle avant notre ère ; on ne croit plus guère de nos jours à une installation durable de navigateurs phéniciens sur les rivages provençaux, et il se fait là l'écho d'opinions aujourd'hui abandonnées par les historiens ; de même lorsqu'il affirme, après le comte de Villeneuve et avec quelques réserves il est vrai, que la langue grecque remplaça le dialecte ligure avant l'arrivée des Romains.

L'auteur, naturellement plus à l'aise dans les périodes postérieures, passe vite d'ailleurs sur les époques romaine et médiévale. Notons au passage quelques affirmations erronées : le comte Guillaume le Libérateur n'est pas un membre de la famille des Baux (p. 57), ni la fondatrice de Montmajour, la riche dame Teucinde, une sœur du roi Conrad (p. 125). A la suite de l'abbé Constantin, M. Grégoire donne volontiers crédit à un établissement de moines bénédictins à Miramas avant la fondation de Montmajour, ce qui semble peu assuré. D'une contestation juridique sur la haute seigneurie de Miramas, disputée entre l'abbaye de Montmajour et la cour royale qui voulait recruter des hommes en 1320 pour servir sur les galères armées contre la Sicile, l'auteur conclut avec exagération à une révolte des populations provençales éprises de paix contre la politique aventureuse des Angevins. De même, un peu plus loin, il identifie à tort Mark de Châteauneuf, défenseur de Miramas contre le duc de Savoie en 1590, avec le conseiller de Joannis-Châteauneuf, dont la mère était une Coriolis, et qui participa à la révolte parlementaire des Cascaveous.

L'époque révolutionnaire, si complexe il est vrai, n'est pas non plus traitée avec toute la clarté désirable, les faits cités sont un peu décousus et les évolutions successives des partis au pouvoir se distinguent mal. Par contre, les soucis et décisions des conseils municipaux aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles sont beaucoup mieux présentés, ainsi que la physionomie pittoresque de certains maires comme Denis Boyer, le berger illettré, ou le savant botaniste, Louis Castagne. De même, le déchaînement des passions à l'occasion du transfert de la mairie au nouveau village (1894) est fort bien analysé.

Le chapitre sur les religions n'est pas très étoffé ; quelques réflexions d'ailleurs montrent chez l'auteur un certain parti-pris contre les institutions ecclésiastiques. Etant par principe ennemi des chiffres et des statistiques, il ne peut nous donner non plus une appréciation très exacte de l'évolution économique. Quand il fait appel à des chiffres, un mauvais génie s'acharne contre lui, car il faut sans doute imputer à une faute d'impression le cheptel provençal en ovins évalué au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 12.000 têtes (p. 149), alors qu'à la fin de ce siècle le seul cheptel arlésien se montait à 240.000 bêtes, et celui des communes du canton de Salon à 30.000. On regrette, par exemple, en raison de l'importance du chemin de fer dans l'essor de Miramas, de ne pas trouver une série de chiffres sur l'évolution du trafic de la gare de triage.

Au sujet de la vie quotidienne, sur laquelle M. Grégoire nous apporte d'intéressants détails (notamment à propos de diverses affaires judiciaires, des fêtes et des sociétés locales), nous relevons cependant, p. 178, cette affirmation un peu étonnante : « Les minutes des notaires en dépôt aux Archives départementales n'apporteront aucune contribution sérieuse. » La lecture, certes, en est difficile et on comprend que l'on ait pu renoncer à utiliser, mais non pas à nier tout intérêt à cette belle série de minutes qui commence au XV<sup>e</sup> siècle. De même, l'auteur n'a pas su utiliser les cadastres du XVIII<sup>e</sup> siècle, si utiles pour connaître la fortune immobilière et la répartition des cultures.

Malgré ces lacunes, ce livre, qui a demandé à son auteur de patientes recherches, un travail désintéressé et des soins attentifs, se présente comme un excellent ouvrage d'information sur l'histoire locale. Cette monographie de Miramas a été éditée par la Municipalité qui en a compris l'intérêt, ce qui nous permet de féliciter, pour cette utile réalisation, à la fois l'auteur et l'éditeur.

E. BARATIER.

J. REY. — *Cabriès, village médiéval, son château, son église*. Cabriès, foyer Saint-Raphaël, offset, 1968. 12,5 × 21 cm, 72 pages.

Cette monographie de Cabriès, due à l'abbé Rey, curé de ce pittoresque village, est fort bien composée et agréablement illustrée. C'est une étude historique sommaire mais exacte, remplaçant la vie de l'agglomération dans le cadre plus vaste de l'histoire régionale. L'auteur passe vite sur l'Antiquité, mais s'étend davantage sur les principales familles seigneuriales : Porcellet (1250-1311), d'Agoult (1311-1476), Vintimille (1476-1598), Cipriani (1598-1738), Maurelet de la Roquette (1738-1790). Les guerres de Religion et la Révolution sont rappelées en quelques pages et le XIX<sup>e</sup> siècle

est un peu sacrifié. L'histoire de l'église et des chapelles forme comme une deuxième partie de l'ouvrage. Le bâtiment restauré en 1954 comprend une nef romane à trois travées et des bas-côtés postérieurs. Parmi les objets d'art conservés dans l'église, il faut signaler particulièrement un triptyque du xvr<sup>e</sup> siècle. Les chapelles les plus intéressantes sont : Saint-Raphaël au cimetière, précieuse tant pour son architecture que pour sa décoration intérieure, Notre-Dame de Trebillanne à Calas, ancienne église de ce village inhabité après les troubles de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle et érigé en fief séparé au xviii<sup>e</sup> siècle, enfin Saint-Pierre-du-Pin, bâtie sur les ruines d'un ancien bâtiment romain. Il convient de féliciter l'abbé Rey, dévoué depuis de longues années à sa paroisse, d'avoir suscité la restauration de l'église et veillé sur son patrimoine artistique.

E. BARATIER.

René TERTIAN. — *Vernègues et sa région*. Salon, impr. Amigon, s.d., 13,5 × 20 cm, 57 pages.

Cette plaquette renferme diverses notes se rapportant à l'histoire de Vernègues. On y cherche, avec difficulté, un fil conducteur au milieu de nombreux extraits d'ouvrages souvent anciens et pas toujours fiables : Louis Figuier, *La terre avant le déluge*, paru en 1863, voisine avec A. Hal-lays, Louis Gimon, Bresc et Artefeuil. Malgré la référence aux Archives de la mairie de Vernègues, on reste sceptique sur des chiffres de population estimés siècle par siècle : le nombre d'habitants progresserait régulièrement de 350 au xiii<sup>e</sup> siècle, à 600 au début du xviii<sup>e</sup> siècle suivant une courbe ascendante que ne perturberaient ni les épidémies ni les bandes de routiers ! Les textes les plus authentiques sont l'abrégé du testament de Jean de Damian, hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de la famille des seigneurs de Vernègues, en 1694, et l'hommage de la communauté à son seigneur Joseph-Antoine de Gautier du Poët en 1755.

E. BARATIER.

Bernadette GENES-TERRIS. — *Lauris-sur-Durance. Son histoire. Sa vie communale aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Avignon, impr. Aubanel, 1970. 13,5 × 22 cm, 172 pages.

Voici une monographie bien documentée, présentée avec beaucoup de clarté et qui peut passer pour un modèle du genre en dépit des quelques réserves que M<sup>me</sup> Genès indique dans sa préface : exposé sur la vie locale aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, limité aux données des Archives communales (les volumineuses archives notariales, infiniment plus précieuses pour la vie quotidienne méritant un livre à elles seules) et chapitre sur les xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles très succinct (les Archives communales non classées pour cette période, ne pouvant être utilisées facilement). Ayant adopté un cadre chronologique, plus ou moins étoffé selon les époques, l'auteur déroule sans défaillance sous nos yeux l'histoire de ce petit village du Luberon des origines à nos jours. Quelques annexes complètent utilement cette histoire : un conte local en provençal, *Lou bon Dieu de Lauri* ; l'exposé détaillé des décisions de protection prises pour éviter la peste de 1720 ; un tableau de la population estimée avec prudence et mesure de 1316 à nos jours ; enfin quelques tableaux généalogiques, un index général et un petit lexique.

Il y a peu de choses à dire sur Lauris dans l'Antiquité ; le nom de Lauris que M<sup>me</sup> Genès rapproche de Laurons et Villelaure, où subsistent d'importants restes d'une villa romaine, lui suggère l'existence d'un *pagus* allant de Lauris à Cadenet et attribué à un certain *Laurus* ; c'est là une hypothèse qui semble assez aventurée. Au Moyen Age, la seigneurie passe entre les mains de multiples coseigneurs et les actes conservés sont trop peu nombreux pour en tirer des informations bien cohérentes. L'âge d'or de Lauris semble s'être situé au xvr<sup>e</sup> siècle à l'époque où les Perussis, riche famille d'Avignon d'origine florentine, devenus seuls seigneurs, favorisent l'essor démographique et économique de la communauté. Trois cadastres de 1543, 1565 et 1614 permettent de suivre cette évolution (21 taillables et 46 maisons en 1543, 136 et 116 en 1565, 212 et 139 en 1614) ; augmentation très supérieure à la moyenne provençale et qu'arrêtent à peine les difficultés de la fin du siècle dues aux guerres et aux embarras financiers qui s'ensuivent. Il est vrai que Lauris, voisine des communautés vaudoises du Luberon, reste catholique (François de Perussis est le gendre du célèbre Maynier d'Oppède) et échappe aux persécutions de 1545 ; malgré deux pillages par les Huguenots, en 1563 et 1574, cette localité eut moins à souffrir que d'autres des guerres de religion.

Les xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles sont ceux qui sont le plus longuement décrits dans cette monographie (60 pages) ; ils sont les mieux connus grâce à la belle série des registres de délibérations communales presque complète de 1595 à 1795. La composition du conseil, les préoccupations des conseillers et leurs décisions sont analysées et commentées avec finesse par l'auteur, et certains détails pittoresques ne font pas défaut. Le conseil municipal est plus autonome au xvii<sup>e</sup> siècle où la seigneurie est aux mains de familles dauphinoises illustres mais non résidentes : les Bressieux et Lesdiguières, qu'au xviii<sup>e</sup>, où les Montaud et Arlatan, parlementaires aixois, défendent avec opiniâtreté leurs droits et prérogatives. Signalons en passant à titre de curiosité le dénombrement des arbres du terroir, tel qu'il figure dans le cadastre de 1604 (p. 64) : 14.000 oliviers, 1.057 amandiers, près de 600 mûriers, 345 chênes, 113 noyers, 14 cerisiers, 7 poiriers et 3 figuiers ; vision d'une arboriculture très différente de celle qui existe de nos jours et qui peut nous aider à restituer plus exactement le paysage rural de la basse Durance au début du xviii<sup>e</sup> siècle.

A Lauris, malgré la création précoce d'un club patriotique des Amis de la nouvelle constitution et des pauvres (12 nov. 1790), les émotions et les désordres des journées révolutionnaires sont très atténués. Dirigée par des municipalités dont la composition reste assez stable, la communauté évite le plus possible les violences ; les habitants se montrent modérés, plus soucieux des intérêts du village que des grands courants d'idées qui agitent alors la Provence. En fait, le xix<sup>e</sup> siècle y amènera lentement de plus grandes transformations politiques et sociales que la Révolution ; les quelques pages très succinctes que l'auteur consacre à cette période montrent une radicalisation progressive et des luttes assez vives entre les « blancs » et les « rouges » à la fin du siècle. Depuis 1945, les mutations comme partout s'accélérent, l'habitat désertant en partie le vieux village s'étend vers le quartier des Messeguières, la culture maraîchère (notamment les asperges), largement répandue durant les cinquante années précédentes, diminue ; le tourisme et les activités culturelles se développent.

M<sup>me</sup> Genès est attachée à Lauris par ses origines familiales, elle a apporté à cette monographie beaucoup de conscience, mais aussi une ardente sympathie pour ce terroir et ceux qui l'ont habitée et aménagée. Elle a réussi à nous en restituer une histoire riche et vivante.

E. BARATIER.

Louis-Marius BLANC. — *La vie à Allauch à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Allauch, Syndicat d'Initiative, 1969. 13,5 × 21 cm, 34 pages.

Louis-Marius Blanc, conservateur du Musée du Vieil Allauch, malheureusement décédé depuis la parution de cette plaquette, nous offre un tableau de la vie quotidienne dans ce pittoresque village, il y a un siècle. Ces souvenirs du passé, l'auteur les doit pour beaucoup à des gens âgés qu'il a su interroger avec discernement et qui ont été heureux de voir fixée par écrit cette image d'un temps jadis qui leur a été familier, mais qui est maintenant complètement étranger aux nouvelles générations. Défilent ainsi sous nos yeux les pittoresques omnibus à chevaux qui assuraient la liaison avec Marseille, les bastides, les moulins à huile, la vie pastorale, les métiers de l'artisanat, la vie religieuse, les distractions et les fêtes (la Saint-Jean, notamment) et aussi la contrebande du tabac, spécialité des Allaudiens ; ils allaient se fournir en feuilles à Nice, Fréjus, Charleval ou Simiane, les découpaient, séchaient et empaquetaient, puis livraient au détail à Marseille. Félicitons de cette édition le Syndicat d'Initiative d'Allauch, en souhaitant que cet exemple soit suivi dans d'autres communes de la région.

E. BARATIER.

Etienne de SMET. — *Mondragon de Provence sous l'Ancien Régime*, Mairie de Mondragon, 1970. 13,5 × 21 cm, 29 pages.

Cette plaquette a été rédigée par l'actuel propriétaire du vieux château, un juriste belge qui s'est passionné pour l'histoire de Mondragon. Il a passé de nombreuses heures dans les archives et les bibliothèques à rechercher des documents à ce sujet, et cette brochure éditée par la Mairie n'est que le sommaire d'un ouvrage plus complet que M<sup>e</sup> de Smet se propose de publier dans l'avenir ; c'est dire que l'auteur connaît bien sa documentation et sait avec élégance en quelques pages dégager les traits essentiels du passé de Mondragon, des origines jusqu'à la Révolution de 1789.

Cette communauté des plaines du bas Rhône, sise aujourd'hui au nord-ouest du Vaucluse, faisait partie avant la Révolution des Terres adjacentes de Provence. C'était une principauté, terre d'Empire soumise à l'archevêché d'Arles, puis, à partir de 1536, réunie à la France et à la sénéchaussée d'Arles ; l'archevêque, qui avait reçu des empereurs les droits régaliens, et notamment celui de battre monnaie, renonce ainsi, au xv<sup>e</sup> siècle, à ses droits souverains, mais garde la haute juridiction qu'il ne vend qu'en 1728 à des coseigneurs du lieu. Mondragon jouit donc d'une situation juridique tout à fait exceptionnelle ; enclavée dans le Comtat Venaissin et voisine de la principauté d'Orange, la principauté relève en fait de souverains plus éloignés, l'archevêque d'Arles, puis le roi de France. De plus, dès le xi<sup>e</sup> siècle, Mondragon est aussi le siège d'une importante



baronnie appartenant à des seigneurs de ce nom, qui ont joué souvent un rôle déterminant sur le destin des communautés voisines. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Dragonet de Mondragon est un des conseillers les plus écoutés du jeune comte Raymond VII de Toulouse. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ses successeurs seront des fidèles des Chalons, princes d'Orange, qui les choisiront plusieurs fois comme régents de leur principauté. Cependant ils ne suivront pas les seigneurs d'Orange dans leurs convictions protestantes et seront parmi les chefs catholiques de la basse vallée du Rhône durant les guerres de religion ; c'est ce qui amènera, en 1562, la prise et la destruction du château de Mondragon par les protestants. Ce château, situé sur la colline, est resté en ruines jusqu'au jour où M<sup>r</sup> de Smet s'est efforcé de lui redonner vie. Nous le félicitons vivement de cette œuvre de sauvegarde, ainsi que de l'intérêt qu'il porte à l'histoire de ce pays.

E. BARATIER.